

# HOMMAGE A CAJAL

Madrid, 14 septembre 1953

## Discours d'ouverture du Professeur López Ibor

Les hommes de science ne survivent pas, comme les artistes et les écrivains, dans la mémoire des générations qui les suivent. De ces derniers, il nous reste les oeuvres; mais, en plus du caractère différent des uns et des autres, l'artiste et l'homme de lettres nous transmettent leur personnalité avec leurs oeuvres. Nous ne pouvons pas ignorer qui est l'auteur de la Divine Comédie, ni celui du Moïse ou des Joyeuses Commères de Windsor; il nous faut connaître les détails de leur vie car il semble que la connaissance de celle-ci soit la meilleure préparation à une compréhension profonde de leurs travaux.

Il n'en est pas ainsi de l'homme de science. Les faits qu'il découvre viennent rapidement s'ajouter au leg commun et anonyme dont jouissent toutes les générations futures sans se préoccuper de l'auteur de ce leg. Une telle différence existe d'ailleurs dans le mode même de la connaissance scientifique qui exige justement que toute subjectivité soit supprimée et que la tâche la plus minime ne ternissent pas la pure objectivité. La Science est ainsi une sorte de Saturne qui dévore ses enfants.

Il est indiscutable que le monde moderne, ce qu'on appelle la civilisation occidentale, doit beaucoup à la Science. C'est presque un lieu commun que de parler du mécontentement des hommes quand on leur enlève toutes leurs croyances subjectives et que leur esprit se trouve seulement habité par la dure et froide géométrie de la vérité objective. La poussée de cette tendance a été si forte que la grande tâche du monde moderne est d'éviter, sans rien perdre de ce qui a été conquis, l'abîme de déshumanisation qu'il côtoie, déshumanisation qui a été cependant une source de nouvelles connaissances et qui a transformé tous les plans de la vie humaine, jusqu'au plan artistique lui-même.

Lorsque je méditais sur le sens de cet hommage que nous autres, les neurologues, rendons à Cajal en l'honneur de son centenaire, ces réflexions vinrent à mon esprit. Honorer un homme de science, c'est nous défendre d'une tranchée contre l'avalanche de déshumanisation que la Science et la Technique apportent avec elles. Chaque fois, de nouvelles voix s'élèvent en faveur de modifications à apporter dans la manière d'enseigner. La conquête scientifique est une aventure humaine merveilleuse, et il serait déplorable que nous nous contentions de recueillir le butin de la conquête en oubliant le conquérant. Cet oubli serait déjà le commencement du processus de déshumanisation. Evoquer le conquérant avec son aventure soulignera qu'il s'agit d'une oeuvre personnelle, et nous évitera de transformer ses découvertes en dogmes. Rien n'est plus erroné, à mon avis, que d'exalter un grand homme de science parce que ses découvertes sont encore en vigueur. Cajal se trouve si proche de nous que nous ne devons pas nous étonner que son legs contienne tant d'éléments qui subsistent encore ; il fut, de plus, l'initiateur de nouvelles techniques, l'inventeur de nouvelles méthodes, et l'oeuvre d'un initiateur de cette valeur dure bien plus longtemps que celle de ses successeurs et de ses disciples, même lorsque celle-ci est plus proche de nous dans le temps.

Cajal eut la chance de vivre dans un monde où l'existence d'un chercheur romantique était encore possible et qui pouvait réaliser sa tâche dans une chaumière en dehors de la société et de l'Etat parmi lesquels il vivait. Un type semblable d'investigateur est aujourd'hui à peine concevable, mais, cependant, j'ai le pressentiment que nous devons connaître ce genre d'homme si nous ne voulons pas que se dessèchent prématurément nos sources de connaissance et nos techniques. Le travail en équipe, appuyé par de solides moyens financiers, est indispensable aujourd'hui mais il serait bon que ne disparaisse point la possibilité de voir surgir, ici ou là, un chercheur, héros d'une nouvelle romantique, qui mettrait par dessus tout sa confiance dans les vertus et les énergies de sa propre personnalité.

Comme Espagnols, nous sentons orgueilleux et reconnaissants de votre décision de venir à Madrid pour rendre hommage à Cajal après le magnifique Congrès de neurologie qui s'est tenu à Lisbonne à l'ombre d'un autre génie de notre péninsule, le professeur Egas Moniz ; mais nous savons également que cet hommage à Cajal est aussi un hommage symbolique à tous les grands maîtres de la Neurologie mondiale qui ont surgi à travers le monde, car le grand avantage humain de l'objectivité de la Science réside indubitablement dans son universalité.

Nous devons remercier spécialement les docteurs Fulton, Russel-

Brain, de Wulff et Trelles qui ont bien voulu se charger de la tâche, si agréable pour nous tous, de parler ce soir.

Certains d'entre vous visitent l'Espagne pour la première fois; d'autres sont déjà venus et sont pour nous de vieux amis. Je voudrais que mes derniers mots fussent pour ceux qui font à notre pays leur première visite. Il y a peu de jours, à la fin d'un cours pour étrangers dans une Université espagnole, le directeur demanda aux élèves ce qui les avait le plus intéressé en Espagne; ils répondirent presque à l'unanimité: la psychologie de l'Espagnol. Il n'est pas possible de comprendre l'Espagne en dehors des Espagnols; je veux dire qu'il n'est pas possible d'en avoir une connaissance objective sans y inclure le subjectivité, sa passion positive ou négative. Nous autres, nous y sommes accoutumés. C'est pour cela qu'à l'encontre de la recommandation habituelle d'être objectifs, je vous demande de chercher à comprendre l'Espagne à travers ses hommes. La figure de Cajal est une des plus appropriées pour cela car il fut un des types les plus purs de notre race. Il ne faut pas oublier qu'à côté de ce qui est typique et singuliers il existe, au fond de chaque Espagnol, une vive inclination à la communauté universelle. Cajal en fut un magnifique exemple.

